

MOLIÈRE COLLECTION





LA TRIBUNE INDÉPENDANTE

Un Salut à Molière,

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA MORT.

PROPHÉTIES D'UN FOU.

HYMNE A LA MÉMOIRE

DE GILBERT, D'ANDRÉ CHÉNIER, D'HÉGÉSIPE MOREAU, D'ALOYSIUS BERTRAND ET DE LOUIS BERTHAUD.

Le procès du Prince des critiques et du Tribun. — Les Écrivains devant le Jury.
— Le Ministre et le Poëte. —
Une simple Histoire (assassinat et suicide par amour). — Appel aux Écrivains.

PAR SÉBASTIEN RHÉAL,

AUTEUR DES CHANTS DU PSALMISTE ET DES DIVINES FÉERIES.

Prix : 40 centimes

PARIS,

A LA DIRECTION, RUE DE BUSSI, 16;

Chez POURREAU, rue de la Harpe, 82, galerie de l'Odéon, 5;
Chez MOREAU, rue Neuve-des-Petits-Champs, 36.

1844

① LA

TRIBUNE INDÉPENDANTE

2 41 \

UN SALUT A MOLIÈRE

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA MORT.

PROPHÉTIES D'UN FOU.

HYMNE A LA MÉMOIRE

DE GILBERT, D'ANDRÉ CHENIER, D'HÉGÉSIPPE MOREAU, D'ALOYSIUS BERTRAND
ET DE LOUIS BERTHAUD.

Le procès du prince des critiques et du tribun, — les écrivains devant le jury.
— Le ministre et le poëte. —
Une simple histoire (assassinat et suicide par amour). — Appel aux écrivains.

PAR SÉBASTIEN RHÉAL,

AUTEUR DES CHANTS DU PSALMISTE ET DES DIVINES FÉERIES.

S. Gayet de Cesena called S. Rheal



PARIS,

A LA DIRECTION, RUE DE BUSSI, 16.

Chez POURREAU, rue de la Harpe, 82; galerie de l'Odéon, 3.
Chez MOREAU, rue Neuve-des-Petits-Champs. 36.

1844.

Paris — Imprimerie SCHNEIDER et LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1.

UN SALUT A MOLIÈRE,

inséré

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA MORT, DANS LE CHARIVARI DU 17 FÉVRIER.

Nous saluons ton funèbre pavois,
Dieu du théâtre et prince des comiques.
J'aime, ô vainqueur, tes beaux traits satiriques,
Ton vers charmant qui désarma les rois.
Ta comédie avec le fouet du rire
Flétrit le vice et ses masques hideux.
En nous voyant sots comme nos aïeux,
A notre fête, hélas ! tu dois sourire.

La muse attique érigea tes autels,
Libre et naïve en sa verve mordante ;
Car tu naquis dans la plèbe indigente
D'où sont éclos tant d'aiglons immortels.
Tes jumeaux fiers, et Corneille et Shakspeare
Ont anobli la roture avec eux ;
Mais l'or succède aux parchemins poudreux.
A notre fête, hélas ! tu dois sourire.

Tu combattis l'hydre impure du mal,
Le Sort jaloux de chaque intelligence.
Pour flageller un temps plein de licence,
Il te fallait ton verbe un peu brutal.
Tous frémissaient au tranchant de ton rire,
Harpagons, Juans, Tartufes, envieux.
En nous voyant sots comme nos aïeux,
A notre fête, hélas ! tu dois sourire.

Le roi chanté par tant d'échos flatteurs
Savait du moins honorer le génie.
Il te soutint contre la calomnie ;
Tu l'absoudras de ses vieilles erreurs.
Il applaudit les traits de ta satire,
Trop grand pour craindre un vers injurieux.
En nous voyant plus sots que nos aïeux,
A notre fête, hélas ! tu dois sourire.

Ton astre brille au milieu de la cour
Dont l'arc royal réfléchissait la gloire ;
Ils dérobaient les chaînes d'alentour,
Ces écrivains, flambeaux de notre histoire,
L'aigle de Meaux et cent groupes fameux
Où tu règnais par ton magique empire.
En nous voyant plus sots que nos aïeux,
A notre fête, hélas! tu dois sourire.

De la censure éprouvant le ciseau,
Si tu vivais, ô mon pauvre Molière,
Sa griffe aurait coupé ton aile altière
Et mutilé ton chef-d'œuvre nouveau.
Spectre importun, tout noble accent conspire
Sous un pouvoir fragile et soupçonneux...
En nous voyant plus sots que nos aïeux,
A notre fête, hélas ! tu dois sourire.

Si tu vivais... dors au lit sépulcral !
La vérité s'indigne sous les grilles.
Dans ce bazar, hérissé de bastilles,
Reconnais-tu le Paris triomphal ?
Ton ombre auguste a-t-elle peur de rire ?...
Quatre-vingt-neuf et les trois jours sont vieux.
En nous voyant plus sots que nos aïeux,
A notre fête, hélas ! tu dois sourire.

Ton cœur martyr, saintement révolté,
Aurait maudit des entraves iniques ;
On t'aurait vu suivre aux prisons civiques
Les grands tribuns de notre liberté.
Ton siècle était pervers, le nôtre est pire ;
De vils marchands ont chassé les vrais dieux.
En nous voyant plus sots que nos aïeux,
A notre fête, hélas ! tu dois sourire.

Nos ovateurs des gloires au cercueil
Laissent mourir leurs chantres magnanimes !
Ils font aux morts des triomphes opimes,
Et les vivants s'éteignent dans le deuil.
Quand l'art déchoit sous notre Bas-Empire,
Des héritiers te serviraient bien mieux.
En nous voyant plus sots que nos aïeux,
A notre fête, hélas ! tu dois sourire.

Console-nous, le peuple t'aime encor.
Verse en nos seins ton sarcasme et ta flamme.
Ces vains rhéteurs, dont la voix te proclame,
Ta flèche aurait percé leur masque d'or (1).
Lamas d'un jour, détrônés par le rire,
Combien de nains placés au rang des dieux !
En nous voyant plus sots que nos aïeux,
A notre fête, hélas ! tu dois sourire.

Assise au seuil du temple des beaux-arts,
Une gorgone insulte à ta statue ;
Son aspect glace et son haleine tue.
C'est la censure aux obliques regards.
Que ta fontaine épanche la satire
Avec ses flots sur nos Scapins honteux !

(1) Dante Alighieri, le grand satirique du treizième siècle, peint dans son Enfer les hypocrites vêtus de lourdes chapes de plomb, éblouissantes et dorées à l'extérieur.

En nous voyant plus sots que nos aïeux,
A notre fête, hélas! tu dois sourire.

J'en crois ton astre et maint oracle sûr;
L'avenir marche, ouvrant ses portes closes.
Nous reverrons d'autres apothéoses,
D'autres proscrits sous un soleil plus pur.
Je ne suis pas le seul à les prédire.
Tu siégeras parmi nos demi-dieux.
En nous voyant libres et glorieux,
A notre fête alors daigne sourire.

PROPHÉTIES D'UN FOU.

(PIÈCE INÉDITE.)

Errant sur la place publique,
Un fou bizarrement vêtu
Chantait sur un mode lyrique
Cet hymne d'un siècle inconnu.
Une vielle, fantasque lyre,
  Mesurait son délire.
Peuples, accourez, disait-il,
Cueillir le rameau d'espérance.
    L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance;
Dieu bon finira votre exil.

Ressouvenez-vous des prophètes,
Et d'Isaïe et de Joël.
Rappelez-vous les vrais poëtes,
Messagers du Verbe éternel.
Le Sauveur sur sa croix féconde
  Prédit ce nouveau monde :
« Un temps brillera, disait-il,
« Où refleurira l'espérance. »
    L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance ;
Dieu bon finira votre exil.

Malheur aux pachas de la terre !
Malheur aux dieux d'argent ! Malheur
A qui dérobe la lumière
Sous le boisseau comme un voleur !
Sceptres lourds et faux diadèmes
  Se briseront d'eux-mêmes.
« Venez à moi, répétait-il,
« Cœurs ulcérés par la souffrance. »
    L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance ;
Dieu bon finira votre exil.

Séchez vos pleurs, races déchues ;
Les derniers seront les premiers.
Vous transformerez en charrues
Le fer des glaives meurtriers.
Dansez, vierges, faites-vous belles !
  Aux tables fraternelles
Chacun aura son grain de mil.
Ecoutez ce chant d'espérance :
    L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance ;
Dieu bon finira votre exil.

L'intelligence et la justice,
Et les Muses, filles des cieux,
Ouvriront leur règne propice,
Trop longtemps proscrit en tous lieux.
Ces voiles, où s'envolent-elles?
Ces chars, oiseaux sans ailes,
Cet esprit de flamme, où va-t-il?
Porter le rameau d'alliance.
L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance;
Dieu bon finira votre exil.

Les Sibylles des anciens âges,
Les Sphinx géants et les griffons
Et les aigles et les vieux mages
Répètent ces magiques sons,
Et les radieuses colombes
Voltigeant sur les tombes,
Et les obélisques du Nil:
Un jour viendra, jour d'espérance!
L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance:
Dieu bon finira votre exil.

Souvenez-vous des pyramides,
Des victoires de Messidor.
Que disent les sépulcres vides
Des rois aux bandelettes d'or?
La coupe des erreurs est pleine...
Le flot de Sainte-Hélène,
A l'Océan que gémit-il?
Peuples, naissez à l'espérance.
L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance;
Dieu bon finira votre exil.

Les sirènes mélodieuses,
Qui meuvent les astres flottants,
Conduiront nos sphères heureuses
Et nous moduleront le temps.
Au doux bruit du concert des anges
Les joyeuses phalanges
Tisseront la soie et le fil.
La paix versera l'abondance.
L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance ;
Dieu bon finira votre exil.

Pour l'Europe et ses sœurs vermeilles
Un jeune arbre sera planté.
Sous son ombre le jus des treilles
Scellera la fraternité.
Les ravissantes harmonies,
Aux notes infinies,
Depuis l'Orénoque au Xénil
Chanteront la verte espérance.
L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance ;
Dieu bon finira votre exil.

Vous verrez s'unir à ces fêtes,
Dans le vaste concert humain,
Du chinois les folles clochettes
Et les tambours de l'Africain.
Toutes les races fiancées,
Les mains entrelacées,
S'embrasseront. Béni soit-il
Le jour promis à l'espérance !
L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance ;
Dieu bon finira votre exil.

Paris, libre comme Solyme,
Dansera sans forts ni remparts.
L'Évangile, code sublime,
Régira les lois et les arts.
Quand les croyants, saisis de crainte
Renieront leur foi sainte,
Le coq chantera dans le mil.
C'est le signe de l'espérance...
L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance;
Dieu bon finira votre exil.

N'entonnez pas la carmagnole
Ou les hymnes de la terreur,
Mais ceux de l'amour, doux symbole,
Ceux de la gloire et de l'honneur.
Plantez la croix, mes nobles frères,
Dans vos festins agraires.
Plus de bourreau ni d'alguasil!
Poussez le cri de l'espérance.
L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance;
Dieu bon finira votre exil.

Le fou chantait, un sbire passe.
« On s'assemble contre la loi.
Qu'on se disperse! Allons! la place!
Et vous, vagabond, suivez-moi. »
Dans un cachot morne on l'entraîne.
Joyeux, malgré sa chaîne :
Pauvres captifs, murmurait-il,
Ecoutez ce chant d'espérance.
L'an trois mil
Sera l'ère de délivrance.
Dieu bon finira notre exil.

LES LYRES BRISÉES[1].

A la mémoire de Gilbert, de Malfilâtre, d'André Chénier, d'Hégésippe Moreau, d'Aloysius Bertrand, et de Louis Berthaud, mort le dernier de tous.

Encore un luth brisé sur la poussière,
Un malheureux endormi pâle et seul,
Un barde éteint sous ton givre, ô misère,
Un paria cousu dans ton linceul !
Du noir banquet troupe chère et plaintive,
Cygnes noyés dans le lac des douleurs,
Éveillez-vous ! accueillez ce convive.
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

Tribun du peuple, à la voix rude et libre,
Il évoquait les rêves des grands jours.
Son vers sanglant, dont le timbre aigu vibre,
Fouettait les dieux de la bourse et des cours.
Ces dieux maudits par le dieu du Calvaire
Ferment l'oreille à vos cris de douleurs.
Élus martyrs du banquet funéraire,
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

Pauvres jumeaux !... semblables aux sibylles,
Pleins des lueurs d'un lointain avenir,
Chantant pieds nus sur le pavé des villes,
On les ouït passer et puis mourir.

[1] Cette pièce a paru dans le *Charivari*, peu après la mort de Berthaud, son poëte satirique.

L'ange natal, qui les créa poëtes,
Leur mit pour sceptre un roseau de douleurs.
Rois plébéiens, infortunés prophètes,
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

Tous sont tombés en alcyons fidèles,
Dans la mansarde, au lit de l'hôpital,
Sur l'échafaud.... Mais le sang de leurs ailes
Parfume encor le feuillet sépulcral.
Là revivront les hontes de leur âge,
Leurs vœux de gloire et leurs chants de douleurs,
Les tiens, Berthaud, ton unique héritage.
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

Quand s'éteignait sa lampe d'agonie,
Une Corinne (1), à l'opulent trésor,
Débile écho de la sainte harmonie,
Avec l'encens glanait des palmes d'or.
Le vieux cénacle aux brigues corruptrices
Tend sans rougir les immortelles fleurs.
Talents bannis de ses jaloux comices,
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

(1) Berthaud est mort le 16 juillet, comme Gilbert, Moreau et tant d'autres, dans la détresse, et quatre jours après, le volume de poésies de mademioselle Bertin, appelée *Glanes*, obtenait dans la séance académique annuelle un prix de 2,000 francs destiné à l'ouvrage le plus moral. Je suis fâché d'avoir à nommer ici une femme douée de précieuses qualités naturelles et d'heureuses dispositions pour les arts, au dire de tous ses amis. Mais le volume des *Glanes*, consacré aux thèmes les plus ordinaires de la poésie féminine et contemporaine, méritait-il une semblable exception ? l'aurait-il obtenue sans la position particulière de son auteur, fille et sœur des directeurs des *Débats* ? Non, certes ! Mademoiselle Bertin, que d'imprudents panégyristes ont sans doute poussée à cette candidature, n'a qu'un moyen de la justifier : c'est de vouer son prix de 2,000 francs à une bonne œuvre. Mais combien de bonnes œuvres faudrait-il pour laver l'Académie de toutes ses vieilles et parfois inhumaines injustices ? — On sait que l'ode de Gilbert sur le jugement dernier, essai remarquable pour son temps et son âge, n'a pas même été admise aux honneurs du concours. Depuis, là comme ailleurs, les hommes ont changé, non les choses.....

Je marquerai du knout de la satire
Leur culte faux pour les morts glorieux.
Sous les haillons la noble muse expire
Avec ses fils et le verbe des cieux.
Les rhéteurs seuls, prêtres de la fortune,
Le sistre en main, se couronnent de fleurs.
Bardes sacrés que leur bruit importune,
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

Les rois divins, encensés par notre ère,
Auraient subi, vivants, mêmes affronts.
Vil mendiant, le vénérable Homère
Se fût assis au banc des vagabonds.
Vous qu'on outrage et que l'on déifie,
Grands vagabonds errants dans les douleurs,
Je suis vos pas et je m'en glorifie.....
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

Moreau, Gilbert, Chatterton, jeunes lyres,
Et toi, Loys (1), dormez dans les tombeaux.
L'argot du bagne en nos temps de délires
Eclipserait les concerts les plus beaux.
Sous les lambris nos banquières fameuses
N'ont que dédains pour vos chants de douleurs.
L'or de la France enrichit les danseuses.....
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

Dormez en paix... Sur leur funèbre couche
L'insulte même a rugi, noir dragon.
Eux modulaient de leur mourante bouche
Des songes purs : amour, gloire, pardon.

(1) Loys ou Aloysius Bertrand, jeune poëte mort il y a environ un an, à la Pitié. Il est auteur des *Fantaisies de Gaspard*, petit volume où se trouvent de délicieuses inspirations. M. de Sainte-Beuve, qui connaissait le poëte et ses vers, lui a consacré dans la *Revue des Deux-Mondes* une notice dont le tort grave a été, selon nous, de venir un peu tard. Certains articles nécrologiques font réfléchir aux oublis de la veille..... et du lendemain.

Ils ont tout bu, le fiel et l'ironie.
Hostes sanglants, vos soupirs de douleurs
Seront payés par le dieu du génie...
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

Mon âme, un soir, par de sombres vallées,
Errait pensive au triste vent du nord.
Je crus les voir, phalanges désolées...
Ils redisaient leurs derniers chants de mort,
Et, m'appelant d'une lèvre plaintive :
« Viens parmi nous reposer tes douleurs. »
Pauvres martyrs, je reste sur la rive.....
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs.

Il est encor des oiseaux dans la mousse,
Des inspirés gisant sur un grabat.
Prions, chantons, sans imiter Escousse ;
La tâche humaine est un vivant combat.
Qui? moi! mourir, quand s'éteint toute flamme,
Quand la foi tombe au cri de vos douleurs!
Soldats croyants, bannis d'un monde infâme,
Nous vengerons vos ombres et vos pleurs

Un jour peut-être, aux agapes nouvelles,
J'entonnerai votre hymne triomphal.
Les opprimés seront rois. Chœurs fidèles,
Nous saluerons votre autel sépulcral.
Honte aux bourreaux et gloire à ceux qui souffrent !
Saints giaours du banquet des douleurs,
Dans le passé les trônes d'or s'engouffrent...
Pour vos cercueils nous tresserons des fleurs.

QUESTIONS DIVERSES.

Un duel énergique, duel au glaive de la parole, s'était ouvert pour la mémoire d'une grande ombre, Marie-Joseph Chénier, l'auteur de *Tibère*, l'ancien représentant du peuple. Écoutons, me disais-je, voilà les ardentes luttes, les deux frères poëtes et le monde révolutionnaire mis en cause. Allons! enfants! debout. Il s'agit de vos pères, du passé, de l'avenir; cela vaut bien les misérables débats de portefeuilles ministériels... Ombres illustres, pardonnez. Votre profanateur, le prince des critiques, comme on l'intitule, a cité son adversaire devant les tribunaux. Étrange réponse! la police correctionnelle pour se justifier d'une chaîne de faits accablants. Sont-ils faux ou vrais? là est toute la question. Les écrits d'un homme deviennent des actes publics. Celui qui accuse tout haut les morts et les vivants peut être accusé à son tour. Quoi! les critiques auraient le droit de disséquer nos pensées, nos sentiments, notre vie intime, à propos de nos ouvrages, de calomnier nos croyances ou les objets de notre culte, et nous n'aurions pas le droit de nous défendre, de peser leurs vies avec leur style d'Aristarques. Il faut être libre et pur pour moraliser les autres. Etes-vous libre? êtes-vous pur? Ces personnalités virulentes, qui les a enseignées, provoquées, sinon vous? N'est-ce pas votre arme habituelle, arme vénéneuse, et ne savez-vous plus vous battre avec vos propres armes? Vous-même avez déchiré les voiles de votre for domestique. Vos livres parlent, vos feuilletons parlent. Vous êtes bien l'un des types des mille scribes qui affectent la littérature facile ou de fantaisie, c'est-à-dire sans foi et sans conscience, l'immoralité des tableaux et le désordre de la forme, la littérature glorifiée sur tous les trônes de la publicité mondaine. Vous encensez, il est vrai, les poëtes de cour, de ministère et de salon, les poëtes romains

ou grecs ; mais les Francs, les nationaux, ceux du peuple comme étaient Molière et Marie-Joseph, les Chatterton adolescents, vous et vos amis, vous êtes chargés de lancer des pierres sur leur chemin, eux vivants, et morts, sur leur tombe... Et nous, leurs frères, par la sympathie ou le malheur, nous ne les vengerions pas !

Vous prêchez chaque semaine aux écrivains et au public, en un style plus ou moins fleuri, non la morale éternelle, non le devoir de l'étude et de l'indépendance, non le respect de la poésie, de ses lois et des belles choses, comme c'est votre noble mandat de critique, mais un ramas de paradoxes bizarres, tantôt la vérité, tantôt le mensonge, le noir et le blanc, vos lieux communs sur la nécessité d'un travail manuel nourricier, sur les dangers de l'art et des lettres, sur la dignité sacramentelle des calculs égoïstes de la famille. Et vous, monsieur, que ne faites-vous dignement des souliers ou de la maçonnerie ? L'art et la littérature sont des fonctions morales, comme celles de prêtre, des vocations d'en haut et non un métier, comme il vous plaît de les traiter et de les nommer à votre mode, vous, censeur lucrativement pédagogue des disciples des grands maîtres pauvres comme eux. Ce que je dis à vous, je le dis à tous les Aristarques dont les leçons tiennent des vôtres, car vous n'êtes pas le seul à les proclamer dans notre monde. Les personnalités sont légitimes, quand les personnes déifient certains principes oppressifs et démoralisateurs ; il s'agit de savoir où nous marchons, si la littérature, descendue dans la fange, ira chercher désormais ses juges à la police correctionnelle. Racine et ses pareils, on vous l'a rappelé, ne jetaient que leurs œuvres pour réponse à leurs accusateurs. Jetez les vôtres, si elles sont honorables, ou subissez-en la honte expiatoire. Naguère une égale flagellation est tombée en pleine chambre comme la foudre sur la joue d'un ministre. Quel tribunal eût osé citer une chambre à sa barre ? Nul, hors le pays. Les juges et les épées

ne sauvent ni les trônes ni l'honneur des particuliers. Au-dessus du code judiciaire plane un code vengeur, inévitable, celui de l'opinion pour les actes contemporains; de l'histoire, pour les hommes destinés à une immortalité glorieuse ou déshonorante.

Prétendrait-on nous interdire le pouvoir de flétrir les pages adultères flétries par le code lui-même, les apostasies triomphantes, arracher leur carquois saint aux Gilbert, à la critique son plus auguste privilége? Nous protesterions au nom de la morale, au nom de nos droits. Notre atmosphère n'est-elle pas déjà trop infectée de romans ignobles exhaussés de toutes parts? Proscrits à gauche, les absoudra-t-on à droite? Les adversaires de la propriété susciteront-ils seuls le courroux? Ceux qui corrompent les mœurs sont mille fois plus dangereux, car l'innocence est plus précieuse que l'or dans le foyer conjugal. Quels exemples pour notre jeunesse et pour nos femmes! Les lois du *scandale complices* lui prêteraient un manteau d'impunité! Ne l'espérez point. Nous séparerons le bon grain de l'ivraie : miséricordieux envers l'infortune, nous stigmatiserons sans trêve les tartuferies couronnées. Sous les grilles ou du haut de nos mansardes, nous ajouterons des pages nouvelles aux annales de Tacite, aux feuillets rouges de l'Enfer, aux philippiques de Démosthène et de Fréron, aux implacables satires des dieux menteurs de chaque âge.

Si je me lève, moi, disciple des Muses, dans les bruyantes querelles du forum, c'est pour défendre les droits méconnus et la dignité des lettres. L'arbitraire légal et le vampire de la corruption poseront-ils en paix leurs ongles sur les vierges sacrées? Sauvons les gardiennes des libertés du pays, les institutrices de ses mœurs, les amazones des réformes à venir. Un singulier rapport existe entre les leçons d'anti-poésie des professeurs de la Sorbonne et celles de certains feuilletonnistes, entre les gens d'armes protégeant les premières re-

présentations théâtrales des auteurs privilégiés contre les sifflets du public et les tribunaux correctionnels invoqués par le prince des Aristarques. A ceux-ci, pour des livres impurs, des pensions et des croix ; à ceux-là les verges du réquisitoire. Les écrivains ne semblent plus se diviser en classiques et en romantiques, mais en dynastiques et en populaires, en baladins exécutant sans péril leurs volte-faces d'acrobates aux applaudissements de la foule et en pauvres croyants poussés de la mansarde à Sainte-Pélagie ou à la Pitié, en utilitaires bourgeois taillant des phrases pour l'entretien du confortable et en apôtres stoïques de la beauté suprême, en lauréats viagers de la cour ou de l'académie et en convives déshérités du banquet social. Les derniers ne sont pas même abrités par leur humble tombe contre les Zoïles pontifes du veau d'or.

Pourquoi vos apothéoses? sont-elles d'hypocrites génuflexions, de stériles parades? Au nom de la statue de Molière, je le demande, qu'a-t-on fait pour les poëtes du peuple? Trois ont expiré sur le lit de Gilbert depuis 1830, et l'un des trois, Hégésippe, le plus insulté, le plus pauvre, sera une de nos gloires. Au nom de la statue de Molière, qu'a-t-on fait pour la régénération du théâtre? la censure, la censure malgré la charte. Au nom de la statue de Molière, qu'a-t-on fait pour l'indépendance et la dignité des écrivains? les lois de septembre (1), lois liberticides! car les hommes ne meurent pas seuls. Avec eux meurent nos libertés les plus saintes, la liberté des lettres, la liberté des associations, et toutes les libertés conquises par le sang des martyrs, par mille combats douloureux. Elles meurent, non plus comme autrefois sur

(1) Grâce à elles, sans respect pour la liberté commerciale, on met en cause, avec les auteurs, les éditeurs et même les imprimeurs, comme s'ils avaient le temps de lire ou la mission de juger les ouvrages confiés à leurs soins. Nous aussi, nous désirons des garanties pour la paix publique, mais non aux dépens du droit des individus, de la fortune des citoyens inoffensifs, en un mot des garanties équitables, non des chaînes artificieuses.

les gibets nocturnes, dans les gouffres inquisitoriaux, mais sur le lit de Procuste où on les mutile entre l'hospice et la prison. « Intelligence, amour, logique sublime de la raison et du cœur, étendez-vous sur ce lit, notre moule héréditaire et notre salut. » Ainsi décrétent les vénérables sociétés régnant sous mille noms depuis les meurtriers de Socrate, ou plutôt les tyranniques oligarchies régnant sous le nom des sociétés.

Métaphore et chimère, n'est-ce pas, docteurs du barreau, de la tribune, de la presse? Si nous voulons confesser nos croyances, saisir les cordes vibrantes de la lyre des poëtes, nos aïeux, en cas d'interdit, sur quel banc allons-nous d'abord nous asseoir, nous fils de Molière et de Pascal? sur le banc des voleurs... Dans quelle prison sommes-nous conduits? dans celle des voleurs, où Lamennais suivit à plus de soixante ans les traces du glorieux chansonnier. Par qui sommes-nous jugés? par nos pairs, par des hommes aptes à comprendre les luttes de la pensée, les hardiesses du génie, les vérités de l'histoire? Non, par douze jurés tombés au sort, c'est-à-dire par douze patentés, honnêtes, éclairés, indépendants, cela est possible, mais le plus souvent juges et parties, ou étrangers aux questions civiques et intellectuelles comme nous à la pratique financière. Dérision! Les commerçants sont jugés par des commerçants, les militaires par des militaires, et nous, publicistes, par un jury de monopole où les capacités n'arrivent qu'à l'ombre d'un brevet d'argent. L'argent!... Voici la monstrueuse oligarchie héritière des anciennes. On compte nous l'imposer sous le manteau du gouvernement représentatif. N'en déplaise à ses hiérophantes, tout en subissant la légalité temporaire, nous ne reconnaîtrons jamais pour nos maîtres nos Turcarets et nos Figaros, pour notre aréopage moral nos jurés en vertu de la fortune et du hazard, nos jurés escortés de sbires et de geôliers comme vis-à-vis les vulgaires assassins. Au

nom de l'Évangile, au nom de tous les demi-dieux dont les statues s'inaugurent sur nos places et dans nos musés : cela est inique! cela est indigne d'une société libérale!

Mensonge et blasphème? Osez le dire... Nous sommes chrétiens et libres, et nous ne pouvons célébrer ensemble sous notre toit les muses des arts, de la patrie, de l'avenir... sans un brevet de votre jurisprudence ombrageuse. Les cloîtres même sont fermés aux croyants et aux malheureux. Le suicide ou l'hospice, voilà leur unique ressource.... ou la geôle. Pour la première fois, depuis quatre mille ans, on punit l'homme de n'avoir point de refuge. La pauvreté se change en délit, chose horrible dans un état social qui ne s'informe pas du sort de chacun de ses membres. Quelques institutions charitables plus ou moins bien dirigées suffisent-elles à combler tant d'abîmes? La charité religieuse manque à vos lois pompeusement géométriques et athées. Où est dans votre sublime œuvre du 9 août la simple invocation à l'Etre suprême, consacrée par la déclaration française du 5 fructidor? Au nom de tout le sang répandu, qu'avez-vous fait de notre monde? Aux vieux servages, aux crimes antiques succèdent vos servitudes dorées, vos misères, vos suicides et vos faillites, déguisés en vain par les panégyristes officiels. L'isolement, vous l'avez créé autour de vous, dans nos familles, comme vous prétendez en importer la torture silencieuse dans vos maisons pénitentiaires.... Vous l'avez créé par l'égoïsme, cette plaie du siècle, et par l'oppression, cette hydre de tous les siècles. Vous étendez sur votre lit de Procuste, non plus quelques hommes, mais des générations immenses élevées par vos universités latines, grecques et rhétoriciennes, à coup sûr ni françaises ni régénératrices. Et la liberté d'enseigner, vous l'enchaînez comme les autres sous mille formulaires abusifs... Partout les errements vicieux des lettres mortes du passé, le monopole et l'arbitraire substitués aux garanties fécondes, aux réformes rationnelles! Ici

des tribunaux masqués pour cerbères des beaux-arts (1)! là un jury patenté pour arbitre entre Rome et Luther, entre Spartacus et le sénat! la justice, la plus sainte des choses, l'élection et la presse politiques, le plus sacré des droits, ne sont ouvertes qu'au prix du rameau d'or (2)... Partout le droit proclamé, le droit écrit, rendu illusoire par des entraves matérielles! les diplômes de l'intelligence abaissés devant ceux de la fortune... les capacités, elles aussi, filles du travail, elles, fondatrices de nos progrès, ne constituent pas des droits civils. Elles doivent se sanctifier par l'or, s'abdiquer plus ou moins devant le dieu Terme. Est-ce là le fruit des agapes et des catacombes, de quarante terribles révolutions?

Nous, soldats de la réforme évangélique, nous n'accepterons ni l'oligarchie des banquiers et des propriétaires, ni l'oligarchie des nobles, ni celle des sabres ou des bonnets rouges, ni celle des feuilletonnistes corrupteurs; les sophismes, les cachots et les bastilles ne nous ébranleront pas. Vous invoquez au besoin l'Évangile pour sanctifier les intérêts matériels, vos justices sanglantes, comme les autres oligarchies pour soutenir leurs prérogatives, comme l'inquisition pour absoudre ses auto-da-fés. Il serait temps de quitter ces jeux sacriléges; nous savons lire : « Anathème aux puissances oppressives et vénales, aux usurpateurs aveugles de la clef de la science! » crie une des voix tonnantes du livre divin. l'autre murmure comme une douce harmonie : « Paix sur la terre aux hommes de dévouement! miséricorde, justice et fraternité! » Hypocrites, accomplissez la loi tout entière, et ne nous montrez pas un seul revers de la médaille. Certes, nous connaissons, nous glorifions les merveilles de l'indus-

(1) Les jurys des expositions publiques de peinture.

(1) Les frais judiciaires inabordables et ruineux pour le pauvre, la patente électorale, les énormes cautionnements des journaux quotidiens.

trie, la sainteté du devoir, les bienfaits du commerce, les joies primitives de la famille, le sacerdoce de la magistratrature, du glaive patriotique, les grandeurs de l'ordre et de la paix : l'ordre et la paix selon la justice, et justice pour tous! Que chacun ait sa place légitime au soleil! Nous réclamons le pain des pauvres laborieux, les droits civils et la liberté morale des intelligences..... Attendre? Depuis quatre mille ans nous attendons, nous souffrons, nous combattons et nous mourons, nous et nos frères, et des millions de parias.

Ecoutez tant d'âmes gémissantes; nos lyres se brisent dans le désespoir et l'abandon. Il y a un monde hostile à la poésie et à ses adeptes, aux Juvénals plébéiens, aux Tyrtées de la gloire. On craint les échos retentissants qu'ils font vibrer, les enthousiasmes qu'ils réveillent, les leçons mâles dont ils nourrissent les esprits. Soyons sincères; je n'accuse pas seulement un ministre ou le pouvoir, mais le monde sourd de la finance, toute la société gouvernante, une portion bâtarde et profane des hommes de lettres et des prédicateurs du journalisme. Érections de marbres inanimés! fétichismes de partis ou d'écoles, noms consacrés jetés comme des bornes à sa marche immortelle, simulacres menteurs! La poésie agonise comme Niobé sur le sépulcre de ses disciples avec la saine littérature et tous les grands principes moraux et religieux, car elle est leur astre nourricier. Elle plane vainement dans notre Louvre sous la figure d'Homère au milieu des majestés des arts. Les sarcasmes, les mépris domestiques, les dédains, la misère et l'indifférence poursuivent la noble proscrite aux pieds même de ses statues de bronze, en face de ses trophées radieux. Et vous, hommes du culte et de la foi, vous avez failli à votre sœur; vous, tribuns de la démocratie, vous avez failli à votre sœur. Serait-ce parce que cette fière démocrate fait ombre aux ambitions cléricales ou républicaines? elle a flagellé par la bouche de Dante les pontifes

simoniaques, par la bouche d'André Chénier les triumvirats sanguinaires.

La poésie, ce n'est ni un vain rhythme, ni une oisive cadence, comme ils le disent, ni la vassale d'un parti ou d'une secte, ou même du travail manuel, comme ils voudraient la rendre; c'est la langue musicale de tout ce qui est beau, la prêtresse libre de la vérité, du Dieu éternel. Les poëtes, ces rêveurs, ces oisifs, ces malades, ont gagné dans la vieille et la jeune Grèce plus de batailles avec leurs hymnes que les généraux avec leurs épées : ce sont eux qui vous ont légué le *Chant du Départ, la Marseillaise, la Varsovienne,* tant de sublimes prières au créateur, tant d'invocations à votre charité paresseuse, tant de chefs-d'œuvre au verbe de flamme. Ce sont eux qui jettent le cri de grâce aux pieds des vainqueurs, le cri d'anathème aux pieds des tyrans. Ils écrivent des annales plus durables que le marbre et le bronze, annales où brillent les noms augustes, les noms maudits. Ils mêlent leurs enseignements à vos triomphes, à vos plaisirs et à vos funérailles, et ces enseignements valent bien ceux des professeurs brevetés pour expliquer leurs textes. Pauvres ou proscrits, ils luttent tour à tour contre la montagne et Bonaparte. Avec les victimes et les prolétaires, ils meurent en chantant comme les confesseurs et les martyrs. Etrange maladie peu contagieuse que celle du génie et du dévouement à ses croyances, à sa vocation. Ah! s'il y a des rapsodes vénals, des troubadours futiles, des artisans de rimes creuses, des chantres d'adultères et d'athéisme, qu'ils soient déshérités de ce titre! Je parle des vrais poëtes, des plébéiens, des inspirés, des disciples de Molière et de Corneille, vivants ou à naître, l'espoir de la littérature et du théâtre. Jeunes hommes, ils sont vos frères; peuple, ils sont les tribuns. Place pour eux au banquet social! Justice et liberté pour tous!

AUX ECRIVAINS.

J'ai réclamé en votre nom vos droits moraux ; je vous adjurerai au nom de vos devoirs. Comprenez-vous bien les uns et les autres? Les ouvriers forment des associations de secours fraternels, et vous n'en avez point. N'est-ce pas une honte pour vous, mandataires de l'intelligence? Vos sociétés de gens de lettres et d'auteurs dramatiques ont toutes un but principal, sinon unique : garantir vos intérêts commerciaux, et pour vos droits civils, pour vos fraternités morales, vous n'en avez point. La presse représente des partis différents, non une association d'écrivains. N'est-ce pas une honte pour vous? La charité aussi vous manque. Je vous ai surtout entretenu des poëtes, parce qu'ils sont les plus malheureux et les plus oubliés ; mais les historiens, les philosophes, les publicistes, jeunes ou vieux, sont exposés chaque jour aux mêmes catastrophes, aux mêmes iniquités. Naguère un savant voyageur (1), après avoir erré longtemps, tête blanche, dans les ténèbres du malheur, de la misère et de la folie, s'est tué d'un coup de pistolet au milieu des beaux ombrages du parc de Versailles, et l'hospice a seul recueilli ses derniers soupirs froidement enregistrés dans les colonnes de vos journaux. Quelle est donc cette caste, piré que les trappistes, où l'on meurt étranger, sans secours, excepté quelques heureux privilégiés à la mode? Les premiers d'entre vous comme les seconds, soleils littéraires et satellites, ne se dérangent pas de leur contemplation brahmanique pour si peu de chose. N'est-ce pas une honte pour vous que cette indigence de cœur et d'âme, vous qui parlez tant de cœur et d'âme dans vos livres ! Pourquoi vous élever contre la banque et le pouvoir ? Donnez donc d'autres exemples au gouvernement et à la société ; ils vous respecteront mieux et vous croiront dignes de vos couronnes. Quand vos frères ou vos chefs sont traînés devant les

(1) M. Domeni de Rienzi, auteur d'intéressantes relations sur l'Océanie.

juges entre deux gendarmes ou emprisonnés avec les voleurs, vous vous taisez, et vous laissez à l'émeute ou à la presse le soin de les défendre, selon les partis, car vous êtes une tribu d'égoïstes et sans courage. Si la presse accomplit son rôle quotidien, n'avez-vous pas le vôtre? Quel que soit son drapeau, que vous blâmiez ou que vous approuviez, cet accusé, cet homme est votre frère ; lui, confondu avec les criminels d'une catégorie déshonorante, il porte les insignes de l'intelligence. Le jour où vous protesterez légalement, ne fussiez-vous que douze, vous aurez justice, car vous avez droit. Mais vous vous occupez chacun de faire votre chemin, suivant le jargon du monde; grands et petits, vous tissez votre prose et vos vers dans votre coin; vous célébrez de joyeux banquets *sans remarquer l'absence d'un convive*. Vous ne vous réunissez que par sectes, intérêt, plaisir ou coterie, presque jamais par fraternité. Mille petites passions envieuses vous rendent comme les loups et les brebis. Peu vous importent au fond l'art et la poésie, la religion et le commerce, si vous avez votre bien-être, et le ciseau suspendu sur les fortes conceptions théâtrales, si vous y accommodez vos pièces. Et si cela vous importe, pourquoi vous taisez-vous? Quelques-uns murmurent tout bas. Est-ce assez? Les plus hardis jettent un article, une page d'éloquence; celui qui se dévoue davantage reste seul. O lâcheté ! Une action courageuse et belle vaut mieux que la plus belle page de prose ou de vers. saint Vincent de Paul est encore plus grand que Dante ou Napoléon. M'entendrez-vous ? Je l'ignore. Je sais combien vous êtes sourds, quand il vous plaît de n'avoir pas d'oreilles. Dussé-je protester seul comme Caton d'Utique, ce Romain qui ne renia jamais la vertu, mais se frappa d'un coup d'épée après avoir lu le traité de Platon sur l'immortalité de l'âme, je serais fier d'avoir protesté contre l'égoïsme et la perversion des lettres. J'ai rempli mon devoir de poëte et de citoyen.

LE MINISTRE ET LE POETE.

Voulez-vous savoir comment les rhéteurs qui doivent leur élévation politique aux lettres les honorent dans les jeunes écrivains libres, comment les sophistes courtisans qui vont s'agenouiller devant les statues, traitent en particulier les poëtes nationaux? Ecoutez ce récit entre mille : Un écrivain, un poëte, connu surtout par le caractère moral et national de ses œuvres, s'adresse au ministre de l'instruction publi que pour en obtenir des souscriptions. L'ouvrage qu'il présente est une publication d'art et de haute littérature, une de celles qui offrent des titres incontestables à un encouragement sérieux. Je la nommerai plus tard ailleurs, et plutôt si on le désire : ce n'est, du reste, ici que l'incident, non le sujet. Après quinze jours de silence, l'écrivain expose au ministre sa *situation privée* pour le décider à se prononcer. Un membre distingué de l'Académie joint une lettre instante à sa requête; même silence de la part du ministre. Le poëte indigné lui rappelle une dernière fois son inqualifiable oubli. Pas un mot de réponse, ni de la main du ministre, ni de celle des vingt secrétaires soldés pour épargner son temps, pas même la formule d'excuse à l'ordre de la circonstance: Nous n'avons pas de fonds disponibles, » ou un petit mot de courageuse franchise : L'ouvrage ne mérite point par son genre;... ou enfin un de ces mille déclinatoires de politesse employés dans les plus vulgaires occasions. Rien! absolument rien. Un Kalmouk n'eût pas mieux agi. Or dites-moi un peu, je vous prie, où ces margraves de la chaire doctorale puisent l'audace de leurs procédés? Pèserai-je, par exemple, la valeur du portefeuille littéraire de l'académicien ministre? Je ne le ferai point en cette occasion, pourtant belle. Je demanderai seulement si cet autre prince des Aristarques (car il en est) a puisé de pareilles leçons de conduite

dans les célèbres auteurs dont les dépouilles ont formé son marchepied académique et ministériel. Les anatomistes plus ou moins judicieux des génies immortels oublieront-ils impunément toute révérence et tout devoir envers leurs disciples vivants? De quelque encens qu'on les environne, lorsqu'ils méconnaîtront leur mandat et le nôtre, nous leur proclamerons la vérité nue.

Le style est l'homme, a dit Buffon; les actes commentent aussi le style. Vous êtes grand maître de l'université, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ministre de l'instruction publique. Encore une fois, je ne veux point peser aujourd'hui vos titres à ces trois fonctions. Fussiez-vous plus encore, M. Lemercier ou M. Hugo, voire même lord Byron ou Corneille, vous ne seriez pas plus excusable. L'Etat ne vous solde pas pour rien des traitements centuples du total que Milton a touché pour le *Paradis perdu*. L'Etat ne vote pas des fonds d'encouragement aux lettres et aux arts pour vous permettre d'en disposer selon votre absolu caprice, comme un mandarin. Peu de ministres auraient eu, j'en suis persuadé, du reste, le cynisme de votre silence (1); mais la liste comparative des souscriptions ou des faveurs appelées littéraires offrirait partout un curieux examen. Il importe que la publicité luise sur ces chapitres secrets d'où dépendent tant de talents et tant d'existences précieuses. Ceux qui ne sollicitent rien de la faveur, quelle que soit leur opinion politique, peuvent réclamer tout haut. Un ministre n'est que le dépositaire des deniers de l'Etat. Les récompenses nationales ne sauraient être le privilége exclusif de certaines camarillas; ce ne sont, je l'imagine, ni des prêts personnels, ni des chaînes de valets du pouvoir. Si minimes que soient les allocations annuelles de nos chambres, sans les favoritismes et autres mystères

(1) Le même écrivain, s'étant adressé au ministère de l'intérieur, a trouvé du moins chez M. le directeur des beaux-arts un honorable sentiment des convenances. On doit citer le bien comme le mal.

gouvernementaux, il y en aurait assez, je le proteste, pour aider les talents réels, honnêtes et malheureux. Plus de phrases, de formules vaines, de fictions ou de prétextes dérisoires. Nous exigerons un compte sévère des faibles deniers consacrés par l'Etat aux lettres, du sang des nobles infortunés qui meurent sans secours, et pour nous, la responsabilité ministérielle ne sera point un mot fictif.

UNE SIMPLE HISTOIRE.

Un jeune homme de vingt ans, à l'air doux et modeste, comparaissait naguère devant la cour d'assises. L'ombre sinistre du mal n'avait point altéré sa figure amaigrie par la souffrance, mais innocente et calme. Quel était son crime? Ecoutez cette simple et touchante histoire. Orphelin presque au sortir des langes, il fut confié à un bourgeois campagnard, instituteur et sacristain de l'église. Cet instituteur avait trois filles, l'une nommée Anna. Elle et l'orphelin se prirent d'amitié, comme frère et sœur, amitié d'enfance, jeux naïfs, premières émotions de deux âmes. Bientôt l'amitié devint amour. Les deux adolescents s'aimèrent, comme Paul et Virginie, d'un amour croissant avec l'âge, mais chaste et pur. Ils s'aimèrent d'abord sans se le dire; puis ils se le dirent sans parler; puis les signes se changèrent en aveux. Ineffables confidences suivies d'amères larmes. Magiques et brûlants secrets étouffés sur leurs lèvres par l'aveugle dédain d'une famille soumise aux vulgaires considérations humaines. Comment éviter soi-même et les regards? Comment anéantir la noble, l'inextinguible étincelle du sentiment? Triple et cruelle lutte! Martyre de chaque jour!

L'orphelin se réfugia dans un séminaire pour s'abriter contre sa passion. Jeunes malheureux, ils s'aimaient

comme deux fiancés d'une ardeur sans tache, et ils se fuyaient. Les murailles ni les distances n'éteignent pas les flammes immatérielles, ni la sainteté de l'étude, remède im puissant. Ils s'écrivirent. Une chaîne de correspondances mystérieuses transmettait de l'un à l'autre à travers l'espace leurs angoisses, leurs innocents désirs. Aux jours de sortie, jours trop rares, le jeune élève volait revoir sa bien-aimée, tantôt à l'église, tantôt chez quelque proche, tantôt à une rencontre prévue. Déjà unis selon Dieu, ils voulaient être unis selon les hommes. Une tante du séminariste fut chargée de présenter la demande aux parents. Combien de motifs sacrés pour cette chère union ! Deux natures candides, même âge, même fortune humble, et par-dessus tout, même tendresse éclose au foyer commun ; frère et sœur de jeunesse, ils deviendraient époux. La sagesse de la famille en avait décidé autrement. La mère, oubliant que l'amour avait conçu ce fruit dans ses entrailles pour le rendre à l'amour, sans nul prétexte, repoussa cet hymen. Le père, plus disposé à céder, objectait des motifs plus sérieux d'attente. Le jeune homme n'avait point d'état. Qu'il acquière une place de professeur ou une position dans le commerce. Au bout de deux ans.... il pourra se représenter ; du reste aucune promesse.

Deux années, les plus belles de l'aube matinale! Deux siècles d'incertitude, deux ans livrés à l'absence, au hasard, aux volontés hostiles et impérieuses d'une mère sur sa fille ! deux années sans un terme assuré, sans une étoile dans sa nuit. Quel abîme ! L'orphelin espère le franchir, abréger le délai fatal, mêler ses larmes à celles d'une amante pour émouvoir des maîtres inflexibles. O douleur ! Anna, dans une entrevue, lui réclame ses lettres. » Me les reprendre, s'écrie-t-il dechiré d'affreux doutes, c'est m'arracher le cœur. » Et il conserve encore ses amulettes chéries. Elle-même souffre et gémit ; elle jure de lui rester fidèle jusqu'à la mort. On les sépare en vain ; leurs deux âmes, comme deux

tronçons qu'a brisés la hache, cherchent à se rejoindre. Les lieux où ils respirent palpitent de leurs souvenirs mutuels. Oublier? Oublie-t-on la lumière, la mélodie, l'amitié, l'amour! elle est esclave, et lui, il ne saurait vivre sans cette seconde vie fiancée à la sienne par mille serments. Le séjour de la jeune fille à la campagne favorise leurs rencontres. Une entrevue est fixée près de la ferme des Chaumettes. La nuit, à la clarté des étoiles, les deux amants échangent leurs douloureuses larmes, leurs derniers aveux, leurs derniers gages; l'orphelin remet à sa compagne ses lettres dont la teinte passionnée trouble peut-être ses scrupules ingénus; elle lui donne une boucle de ses cheveux, un mouchoir de soie et une médaille de la Vierge qu'elle porte à son cou: dons précieux, garants de sa flamme, avec les astres nocturnes, leurs témoins célestes. Et ils se quittèrent chastes et purs comme à douze ans. Une seule fois encore, ils s'embrassèrent dans les sanglots. Désespéré, le séminariste partait pour l'Afrique afin de ne pas voir s'accomplir le projet paternel, son idole mariée à un autre époux. Elle, mariée! quel sacrilége! N'étaient-ils pas unis par des chaînes plus indissolubles que celles d'or ou de fer?

Pauvre amant! Des obstacles nouveaux le retinrent et rompirent sa résolution. Un crédule espoir le ramène vers le berceau de ses premiers rêves. Cette jeune fille, sa compagne et sa sœur, son épouse devant Dieu, il entend murmurer l'annonce trompeuse de son prochain mariage. Sa tête s'exalte... Armé de deux pistolets, il monte à cinq heures du matin dans la chambre où Anna repose; à travers l'obscurité du crépuscule, une double détonation retentit. Quelques minutes après, un jeune homme en délire se plonge à plusieurs reprises un couteau dans la poitrine. L'insensé a voulu s'ensevelir dans la tombe avec l'objet de son immortelle tendresse. La Providence les a sauvés tous deux. Ils s'asseyaient aujourd'hui en face l'un de l'autre, lui, guéri

de ses blessures, et au banc des accusés, elle, victime échappée par miracle et parmi les témoins. Ils ont raconté naïvement tour à tour devant les juges et devant l'auditoire leurs amitiés d'enfance leur passion, leurs combats, leurs chastes rendez-vous. « Je l'ai prise fraîche comme un bouton de rose, écrivait l'infortuné à son directeur la veille de son double attentat, et je la laisse pure comme le lis printanier. » Tant d'innocence et de malheur ont ému. Le réquisitoire a inutilement invoqué la loi du meurtre contre le meurtre. Un verdict d'acquittement a déclaré l'expiation suffisante. Honneur au jury qui a bien compris sa mission et trouvé dans ses entrailles l'esprit miséricordieux de la vraie justice ! Suivant le texte de la loi, il y avait, sinon l'échafaud, du moins une horrible reclusion pour six ans d'un noble amour et une heure de vertige. Qui l'avait fait coupable ce jeune homme? Etait-ce là un assassin ou un amant? Chose étrange de vouloir briser les âmes fortes, les passions vertueuses. Quand donc gravera-t-on ces paroles sur les tables de la loi, à côté de celles du châtiment : « Nul n'est la propriété d'un autre pour son caprice. Les affections pures, les vocations nobles sont sacrées, car elles viennent de Dieu. » Honneur au jury dont la miséricorde a compris ces paroles évangéliques !

ÉPILOGUE.

Voyez-vous ces pauvres enfants, tendres miniatures de la vie, couchés dans leurs berceaux? Ah ! que leurs jours ne soient pas tristes et flétris comme les nôtres! S'ils devaient subir nos chaînes et nos épreuves, si une lyre palpite dans leur sein, mieux vaudrait leur verser avec le baptême le narcotique de l'immortalité !... Mieux vaudrait renvoyer au Créateur ces âmes blanches destinées à souffrir dans notre air

immonde ! Ah ! dénouez pour eux les réseaux meurtriers de vos lois. Vous aurez beau changer les races futures en mécaniques industrieuses ; ces membres délicats, qu'ont portés le sein de vos femmes, sentiront les flammes de l'essence intérieure, de la nature humaine, ses désirs et ses aspirations. Poésie, amour, liberté, ces mots brûlants feront toujours battre les jeunes cœurs, instruments divins. Au nom de l'Evangile, ouvrez-leur les sphères de l'harmonie sociale, ou rendez-les à Dieu ; il vous les confie pour que vous ne les mutiliez ni d'âme ni de corps. La souffrance est la loi de Dieu, nous dites-vous. Non, c'est la loi de l'homme, de ses vices, de ses despotismes, de ses sociétés barbares. Dieu n'a permis que trois choses dures : le travail, la maladie et la mort. Le travail accompli suivant l'aptitude est un bienfait avec l'amour. Le mal physique a deux anges pour l'adoucir : la science et la charité. La douleur morale a pour les croyants de sublimes consolations. Au-dessus de la mort plane la vie éternelle. Vous, hommes, dans vos tortures, dans vos servitudes, dans vos labeurs, vous n'avez rien de doux, ni de consolant, ni de juste. Grâce ! ne distillez pas cette lie amère dans le calice de ceux qui vont grandir. Nous l'avons bue. Qu'elle ne retombe pas sur nos fils et snr nos filles ! que les anges de l'amour et de l'hymen, errants sur le globe, ne se voilent pas devant vos profanations. Nous sommes à la fois les héritiers des morts et les patrons des êtres encore endormis dans la chrysalide séculaire. Nous vous réclamons des lois plus équitables, des mœurs plus évangéliques, une justice plus sainte, au nom des sépulcres et au nom des berceaux.

AUX CROYANTS.

Frères, de vos douleurs j'ai souffert, jeune encore.
J'ai chanté, j'ai souffert et je marche au combat.
Il est doux de mourir pour le Dieu qu'on adore,
Et du peuple et de Dieu le poëte est soldat.

Qu'importe à l'innocent ou misère ou supplice ?
Honte à qui vend sa foi pour un collier doré !
Un cœur noble préfère au trône impur du vice
La couche de Gilbert ou l'échafaud d'André.

Il est beau de combattre et de mourir en brave.
Il est encor plus beau de vivre libre et pur.
Plutôt l'exil, la mort, que de languir esclave
Sous des nœuds flétrissants dans un limon obscur.

Souvenez-vous du sang des martyrs et des sages
Traînés dans les prisons, frappés par les bourreaux,
Ils conquéraient pour vous d'éternels héritages ;
Leurs croix vous ont légué vos plus divins flambeaux.

Insensé qui se livre à des plaisirs frivoles !
L'homme vit pour la gloire et pour l'humanité,
Non pour ravir de l'or ou flatter des idoles ;
Sa route est un chemin à l'immortalité.

Gloire au soldat vengeur mourant pour sa patrie !
Des lauriers vénérés décorent son tombeau.
Souffrir pour la justice, ô sort digne d'envie !
Mais mourir pour qui souffre, ô triomphe plus beau !

NOTES ET REMARQUES.

M. le préfet de la Seine, dans son discours officiel, a voulu rattacher Molière à la bourgeoisie par une généalogie lointaine de parents jurisconsultes. Cette gloriole serait pardonnable si la bourgeoisie révérait davantage les arts et les lettres; il serait trop facile de revendiquer les insignes funèbres de ceux auxquels on n'aurait pas même donné un manteau et dont on persécute les dieux. Molière était fils d'un tapissier de la halle, comme Euripide, celui d'une fruitière, commé Ésope d'une esclave et Shakespeare d'un boucher. Molière appartient donc au peuple, dont il a parlé la langue énergique; il n'est pas non plus un ingénieux grand prêtre du rire et des funambules, comme quelques-uns pourraient se le figurer, ce qui ne mériterait point à coup sûr une statue nationale.... Il fut le moraliste misanthrope, le satirique impitoyable du bourgeois gentilhomme, des fats libertins, des scribes cupides, des vices et des travers, des tartufes, des pères avares et des fils impies, des sociétés corrompues. C'est à ce titre que nous le révérons.

Je ne crains pas de nommer Hégésippe Moreau notre second poëte plébéien, sinon le premier. Seulement, je dois le dire, ses amis ont inséré à tort dans son *Myosotis* quelques pièces futiles et grivoises, fantaisies d'écoliers en vacance, dont il aurait élagué la majeure partie. Je ne loue point chez les uns, comme tant d'autres, ce que je blâme ailleurs. Béranger, dont il est le frère par la verve, souvent même plus idéale et plus pittoresque, a de semblables écarts dans ses premiers recueils, et avec Béranger, un grand nombre de nos vieilles muses classiques païennes. Les mauvaises traditions littéraires, la popularité, l'ignoble influence rabelaisienne ont pu excuser ce que la critique ne saurait tolérer à l'avenir. La critique aime bien mieux faire de l'esprit, adorer en aveugle ses fétiches, oublier ou injurier ses parias. Oui, l'ordre. le travail, le sentiment moral sont trois choses impérieuses à réclamer aux poëtes comme à tous les écrivains. Je réclame en échange aux critiques un peu d'amour de leur art, de conscience, de savoir et d'intelligence ; au dogme social, un peu d'élévation et de charité.

Aujourd'hui, malgré les envies et les injures, les admirables morceaux du *Myosotis* sont cités comme ceux de Gilbert. Or, le *Myosotis* avait paru du vivant de l'auteur. Qu'ont dit les critiques? Rien, sauf une ou deux voix isolées, et nul n'acheta le livre. En outre, le pauvre ouvrierp-oëte s'est adressé pour treuver de l'aide à plusieurs sommités opulentes ou célèbres. Qu'en a-t-il obtenu? Rien de réel, tantôt des lettres de compliments, passe-ports banals prostitués à

toutes les médiocrités flatteuses, tantôt les conseils d'une dédaigneuse pitié, tantôf un silence insolent. Cela leur fait peu d'honneur. Et voici comment les vrais poëtes meurent de paresse et d'orgueil, comme on le prêche, c'est-à-dire de phthisie et de faim. Sous Louis XIV, Molière avait donné en secret au jeune Racine une somme d'encouragement supérieure à celle accordée par Colbert le ministre. Aussi quelle distance entre le dix-septième siècle et celui des encyclopédistes humanitaires !

Berthaud, dont la destinée offre plus d'un rapport avec celle d'Hégésippe, lui est inférieur par le talent. Néanmoins le recueil de ses poésies, qui va bientôt paraître, lui assurera un rang original parmi les chantres du peuple. Ce titre valut des succès de vogue à Jasmin et à quelques artisans plutôt poëtes prolétaires que plébéiens. Sans les traiter comme des phénomènes ou des curiosités vivantes, on se décidera peut-être à les encourager tout simplement selon leur mérite. Certes ceux dont l'âme évoque de belles inspirations, sans avoir jamais étudié la rhétorique ou même avoir pu acheter de dictionnaire, dans les angoisses du dénûment, sollicitent bien mieux notre indulgence amie que les tranquilles possesseurs d'une lyre dorée et de tous les réservoirs de lo science. Quoi qu'on ait prétendu à la tribune, les poëtes et les orateurs ne se forment point à l'université, mais malgré nos universités et nos professeurs.

J'honore vivement où elle se trouve l'union de la lyre et du travail manuel. Toutefois les aptitudes physiques diffèrent, et les chefs-d'œuvre ne se composent pas dans des heures de loisir. Je félicite nos grands improvisateurs lyriques de leurs tours de force à cet égard ; mais nous n'avons ni épopée, ni théâtre national, hors Molière et deux ou trois tragédies. La scène, outre la censure, subit des monopoles plus ou moins violents d'auteurs, d'acteurs et de mille autres influences secrètes. Est-ce dans ce but que l'État vote des subventions aux théâtres royaux ? On a laissé jouer avec fanfares *Lucrèce*, élégante apothéose de la quenouille. Laisserait-on jouer des apothéoses plus mâles, par exemple celles de nos fastes civiques ? Là pourtant gît le théâtre futur, et à ce propos on devrait bien abroger cette vieille formule: *Messieurs les comédiens du roi*. La nation n'a-t elle point de théâtre ?

Une lettre explicite, publiée par M. le docteur Baudeloque, juré de la dernière session, en s'élevant contre l'exclusion systématique des professions libérales, démontre authentiquement les intolérables abus d une juridiction impropre en matière de presse. Les listes trimestrielles se composent aux trois quarts de propriétaires

et à peine d'un cinquième pour les représentants intellectuels Le président de la Cour, qui a blâmé la légitime protestation d'nn juré indépendant, ne nous prouvera pas l'aptitude des hommes de commerce à juger les questions politiques, c'est-à-dire philosophiques ou sociales Les plus honnêtes, faute de les comprendre, peuvent commettre dans certaines circonstances les iniquités les plus inouïes envers les premiers écrivains.

Les questions politiques, dans les procès intentés aux auteurs, me répondront certains sophistes, ne sont pas plus difficiles à résoudre que les cas de pénalité ordinaire. Grand merci! l'interprétation de l'Évangile, par exemple, peut devenir un délit politique. Suffit-il de sa bonne foi et de savoir lire pour juger une semblable controverse? Ou la loi brutale nous imposera-t-elle notre opinion à cet égard comme le saint-office à Galilée sur le mouvement du soleil? Je ne défends pas, Dieu m'en garde, la cause de quelques spéculateurs dits démocratiques, des bravi perdus d'aucun club, d'aucune camarilla. Leur style et leurs actes les séparent de la cause des véritables écrivains, et ils seraient assez confondus par la seule critique morale. Mais nous, hommes d'intelligence et d'âme, conservateurs ou rénovateurs, nous entendons publier nos opinions, selon notre droit d'hommes libres reconnu par la Charte, sans courir la chance de nous colleter avec les gardes municipaux. Tel est le principe qu'il nous importe de bien établir.

« Nous pardonnons aux poëtes de ne pas aimer le gouvernement constitutionnel », disait un journaliste voltairien. — Nous n'aimons pas les gouvernements de fictions, d'intrigues et d'égoïsme, empire, monarchie ou république. Tant pis pour les pouvoirs qui marchent en sens inverse des apôtres du bien et du beau. Sophistes et rhéteurs, mauvais conseillers, ne voient que leurs intérêts personnels, leurs petites chartes et leur petit règne d'un jour. Nous qui ne portons ni la robe d'avocat ou de juge, ni le costume de tribun ou de professeurs, nous, humbles servants du peuple et de Dieu, nous voyons l'avenir et l'humanité. Le vrai gouvernement représentatif, si l'on en retranche les cumuls, les monopoles et les mensonges, nous semble une voie raisonnable pour arriver à un ordre plus parfait.

L'auteur de la brochure exposera en temps et lieu ses idées bien simples de réforme pour la constitution des écrivains, pour celle plus débattue de l'enseignement, du jury et des colléges électoraux, questions vivantes et bases de la société actuelle. En attendant, il livre ses paroles à l'examen des hommes de tous les partis.

Paris. — Imp. Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.



